

saient dans une île de nouveau désertée par les hommes ; dans un monde de femmes, de paralytiques et de vieillards, dominé de nouveau par l'angoisse. Les enfants d'août étaient réputés prudents, voire pusillanimes, économes de leurs sous comme de leurs émotions – jamais, ils ne seraient des seigneurs. Quant aux Kalymniotes qui voyaient le jour entre mars et juillet, soit ils étaient les infortunés enfants de pères (paysans, commerçants, fonctionnaires...) qui, restés dans l'île en mai, ne pouvaient être considérés tout à fait comme des hommes, soit ils étaient des bâtards, la pire punition que Dieu puisse infliger à un pêcheur d'éponges de Kalymnos – pire que la mort et même que la paralysie.

Koula avait été la première à entrer dans les douleurs, mais aussi la plus longue à en être libérée. Des deux garçons de février et à cinq minutes près, Nikos était « l'aîné ». Conçus la même nuit et nés dans le même lit, ils se connaissaient dès avant leur naissance. Leurs mères se voyaient chaque jour ; leurs pères partageaient les mêmes dangers ; Nikos et Stavros avaient été baptisés le même dimanche, et les parents de l'un étaient aussi les parrain et marraine de l'autre.

Tous les deux premiers-nés et seuls enfants mâles d'une maisonnée dont ils devenaient les seuls « hommes » pendant six mois, Nikos et Stavros avaient grandi au milieu d'un bataillon de femmes, mère, grands-mères, tantes et sœurs, pour qui ils étaient à la fois un talisman contre les dangers menaçant chaque seconde les absents, et une icône à travers laquelle les morts continuaient malgré tout d'être là – des femmes toutes-puissantes parce que la tradition du Dodécannèse les établissait héritières des maisons et que la nécessité les contraignait à répudier toute faiblesse, mais qui vouaient à ces deux fils uniques une totale dévotion et leur abdiquaient d'avance même ce qu'ils ne pensaient pas à demander.

Enfants, ils avaient partagé les mêmes jeux ; écoliers, ils étaient toujours assis côte à côte sur le même banc ; adolescents, ils avaient écrit ensemble les mêmes slogans patriotiques contre les Italiens qui occupaient leur île depuis 1912 ; jeunes mâles, ils avaient toussé autant l'un que l'autre, après que l'un eut passé à l'autre la première cigarette, et c'est le même soir, dans un coin sombre de la même rue, qu'ils avaient embrassé leur première fille.

Aucun des deux n'avait jamais imaginé faire un autre métier que celui de son père et, dès l'âge de dix ans, ils avaient tous les deux